Correspondances. Documents pour l'histoire de l'Antiquité tardive (Actes du colloque international de Lille, 20-22 novembre 2003), Roland Delmaire, Janine Desmulliez et Pierre-Louis Gatier (éd.)

Yves Modéran

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/kentron/1555>

DOI : 10.4000/kentron.1555

ISSN : 2264-1459

Éditeur

Presses universitaires de Caen

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2009

Pagination : 173-181

ISBN : 978-2-84133-343-1

ISSN : 0765-0590

Référence électronique

Yves Modéran, « *Correspondances. Documents pour l'histoire de l'Antiquité tardive* (Actes du colloque international de Lille, 20-22 novembre 2003), Roland Delmaire, Janine Desmulliez et Pierre-Louis Gatier (éd.) », *Kentron* [En ligne], 25 | 2009, mis en ligne le 12 mars 2018, consulté le 19 novembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/kentron/1555> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/kentron.1555>

Kentron is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-NoDerivatives 3.0 International License.

sont revivifiés par la perspective chrétienne, comme le montre mieux que tout autre le thème des larmes. La Madeleine, finalement définie comme une figure de la métamorphose, est aussi une figure du sublime qui pousse les poètes à se surpasser pour exprimer sa souffrance.

Outre la clarté de la démarche et la richesse du corpus, l'une des principales qualités de l'ouvrage, dans la partie antique comme dans la partie néo-latine, est l'appui constant de l'étude sur des citations, et, plus encore, l'analyse précise qui est faite de chacune, tant sur le plan de la lexicologie et de la stylistique que sur celui de la métrique. On apprécie aussi la richesse de la bibliographie et de l'appareil de notes – celui-ci, en offrant systématiquement une traduction précise des citations, rend l'ouvrage accessible aux non-latinistes – ainsi que la présence de plusieurs *indices*, qui facilitent le repérage du lecteur dans une œuvre si riche en citations de nature diverse. La présentation est claire et de grande qualité et l'on ne relève qu'un petit nombre de coquilles, essentiellement dans la première partie (« leur » pour « son », p. 43, « témoigne » pour « témoignent », p. 66, « croit » pour « croie », p. 88, « embrasée » pour « embrassée », p. 97, « tel » pour « telle », p. 111, « sanguinolant » pour « sanguinolent », p. 127, « païns » pour « païens », p. 131, « émotionnel » pour « émotionnelle », p. 264, « invité » pour « invitée », p. 320). On pourra regretter quelques jugements un peu rapides (sur la comparaison entre Marthe et Marie par exemple, p. 135) et quelques formules maladroites (« chaque fidèle est invité à [...] cultiver la part féminine qui l'habite pour accéder à la sainteté », p. 142). Mais ces faiblesses très ponctuelles ne sauraient diminuer la grande valeur de cet ouvrage qui, à bien des égards, peut constituer une référence pour les latinistes, mais aussi pour tous ceux qui s'intéressent à la figure fascinante et complexe de la Madeleine.

Brigitte GAUVIN

Correspondances. Documents pour l'histoire de l'Antiquité tardive (Actes du colloque international de Lille, 20-22 novembre 2003), Roland Delmaire, Janine Desmulliez et Pierre-Louis Gatier (éd.), Lyon, Maison de l'Orient et de la Méditerranée (Collection de la Maison de l'Orient et de la Méditerranée ; 40), 2009

Ce gros et très bel ouvrage rassemble vingt-cinq communications d'un colloque international tenu à Lille en 2003, qui s'était donné pour objectif, en réunissant historiens et spécialistes des littératures antiques, d'offrir un état de la recherche sur ce que R. Delmaire, dans son avant-propos, appelle à juste titre « l'âge d'or de la littérature épistolaire ». La période des IV^e-VI^e siècles a laissé, en effet, par l'addition d'une riche documentation papyrologique, de la volumineuse correspondance des

Pères de l'Église grecs et latins et des épîtres de grands rhéteurs ou aristocrates, un ensemble de plusieurs milliers de lettres (probablement plus de 10 000) qui éclaire de multiples aspects de l'histoire de ce temps. Les organisateurs, soucieux de respecter leur perspective transdisciplinaire, avaient défini trois principaux axes de regroupement des communications : la formation des recueils épistolaires, la reconstitution des échanges et les apports historiques des lettres, en particulier pour les problèmes religieux et politiques. Mais les cinq grandes parties qui structurent le volume ne reprennent pas cette tripartition, elles privilégient plutôt un classement thématique qui fait la part belle au troisième axe.

La première partie, intitulée « Les usages épistolaires », qui n'est pas la plus homogène, réunit six communications. J.-L. Fournet présente d'abord, dans une étude passionnante et fort bien illustrée, une « esquisse d'anatomie de la lettre antique tardive d'après les papyrus ». S'appuyant sur quelques exemples choisis parmi les 1504 lettres des IV^e-VI^e siècles conservées sur ce support, il reconstitue très précisément les différents aspects formels (disposition, écriture, composition) de la lettre tardo-antique grecque, en montrant comment les textes transmis par la tradition littéraire en donnent souvent une image déformée et amputée (adresse, formules conventionnelles). Il met surtout en valeur les changements propres à l'Antiquité tardive : passage, à partir du V^e siècle, à un format « horizontal » du texte sur la feuille, et non plus vertical, en même temps que l'adresse (ou « prescrit ») et la formule de salutation finale se raccourcissent, puis disparaissent ; hausse de la qualité graphique des écritures, usage des signes diacritiques (esprits, accents, points), rares jusque-là, meilleure qualité de la langue et du style, en même temps que ceux-ci révèlent, dès le IV^e siècle, une propension à une phraséologie de plus en plus rhétorique et sophistiquée. Autant d'éléments qui, conclut l'auteur, témoignent d'une influence croissante des usages littéraires du temps sur les lettres privées en Égypte : la correspondance, pour laquelle on rédige des manuels spécifiques, devient de plus en plus « un échange de belles phrases », au point que de plus en plus de textes sont sans véritable contenu concret, le message précis étant transmis oralement par le porteur de la lettre.

Les cinq articles suivants, qui s'intéressent plus au rituel de la correspondance et à ses porteurs, nuancent cette conclusion, à partir, il est vrai, de textes issus souvent d'éminents personnages. M.-A. Calvet-Sebasti met ainsi en valeur, en se fondant principalement sur des exemples orientaux, la fréquence croissante à partir du IV^e siècle de l'échange des lettres entre évêques à l'occasion des fêtes religieuses, et notamment de Pâques : elles accompagnent parfois des cadeaux, mais sont de plus en plus, par leur raffinement et leur contenu, elles-mêmes un « présent littéraire, esthétique et spirituel ». J. Vilela étudie une autre forme de ces lettres épiscopales, de portée souvent plus concrète, « les lettres de communion ». Certaines, échangées surtout entre évêchés à l'occasion de nouvelles consécérations, permettaient

simplement de maintenir les liens spirituels et disciplinaires entre communautés et, par là, l'unité de l'Église. Mais beaucoup de ces messages, emportés par les clercs en voyage, avaient aussi pour but, en un temps où schismes et hérésies se multipliaient, de garantir aux Églises qui les accueillaienent leur orthodoxie : c'étaient ainsi de véritables « passeports » religieux, dont J. Villela souligne la diversité et les modalités de plus en plus réglementées d'obtention.

En prenant appui sur les formulaires de désignation du correspondant et les variations de l'usage du pluriel (je / nous, tu / vous), P.-L. Gatieu essaie de son côté de montrer comment les lettres de ces évêques, comme Firmus de Césarée et Théodoret de Cyr, mais aussi de rhéteurs laïcs comme Denys d'Antioche, permettent de préciser la nature des rapports entre correspondants dans l'Antiquité tardive. Le problème des adresses dans la correspondance de saint Augustin retient aussi l'attention d'É. Paoli-Lafaye, mais le large survol de cette partie de l'œuvre de l'évêque d'Hippone qu'elle livre en quelques pages est surtout consacré aux types d'informations diffusées et reçues (on rectifiera, p. 135, le rapport établi entre l'invasion vandale et la lettre 220, qui est antérieure) et aux porteurs des lettres, dont une centaine est connue (pour environ trois cents lettres conservées). Cette question des porteurs est également abordée dans la communication très riche de S. Crogiez-Pétrequin, qui analyse l'apport des correspondances à la connaissance du *cursus publicus*. Nombre de lettres d'évêques, comme Synésios de Cyrène, de rhéteurs célèbres, comme Libanios, ou d'aristocrates, comme Symmaque, furent portées en effet par des fonctionnaires en mission, pourvus du droit d'user de la poste d'État, et qui acceptaient de rendre ce service discrètement, parce qu'ils appartenaient au réseau de relations des auteurs. Cette pratique des « lettres non officielles passant par le canal officiel » n'était qu'un aspect parmi d'autres de l'évolution du *cursus publicus* dans l'Antiquité tardive, de plus en plus perçue comme une administration livrée aux abus du pouvoir impérial et de ceux qui y étaient associés, aux dépens des populations provinciales sur qui pesait son entretien.

La transition avec la seconde partie du volume est aisée, puisque celle-ci est consacrée aux rapports entre « correspondances et pouvoir impérial ». C. Buenacasa-Perez en étudie d'abord un aspect technique, en s'attachant à montrer qu'une part importante de la législation impériale du Bas-Empire en matière religieuse est constituée de rescrits, souvent mal aperçus parce que les compilateurs du Code Théodosien ont réduit ces textes en leur donnant l'apparence de lois générales. Ces rescrits, avance l'auteur, étaient souvent suggérés par les évêques, mais l'empereur les adressait surtout à ses fonctionnaires, chargés de les faire exécuter. On regrettera que cet article n'ait pas pu tenir compte des deux volumes récemment publiés sous la direction de R. Delmaire dans la collection « Sources chrétiennes » sur les lois religieuses du Code Théodosien. C'est au contraire en s'appuyant sur son édition désormais achevée de la correspondance de Symmaque que J.-P. Callu en extrait

une des lettres les plus insolites (X, 2), envoyée à l'empereur Gratien au printemps 376, en la comparant à son *Oratio* IV au Sénat, consacrée au même sujet : l'exécution du préfet Maximin. L'article offre à cette occasion une synthèse précieuse sur les événements complexes de l'année 376, en réfutant notamment l'hypothèse récemment avancée d'un abandon par Gratien du grand pontificat dès ce moment. C'est au même empereur que s'est principalement intéressé Y.-M. Duval, mais à travers la correspondance de celui qui fut le grand adversaire de Symmaque dans les affaires religieuses du temps, saint Ambroise. Le grand savant, aujourd'hui disparu, livre d'abord en quelques pages un résumé magistral de l'histoire du corpus épistolaire ambrosien, d'un très grand intérêt méthodologique. Puis, se concentrant sur la dizaine de lettres d'Ambroise à Gratien, il souligne les difficultés de datation précise et d'interprétation que pose quasiment chaque texte, avant d'en dégager l'apport pour la connaissance de l'histoire politique et religieuse des années 378-383 en Occident. Avec une démarche à peu près semblable, mais dans un style différent, G. Nauroy prolonge cette étude dans sa communication consacrée au témoignage des lettres d'Ambroise sur la fameuse crise de 386, qui vit l'évêque résister à l'ordre du jeune Valentinien II de céder une basilique aux ariens à Milan. Il compare les quatre documents conservés d'Ambroise – dont il rétablit la chronologie au prix d'une correction textuelle plausible – aux textes postérieurs et montre combien ces sources primaires restent, malgré leur partialité, indispensables à la compréhension des événements. On retrouve, enfin, le même souci méthodologique dans l'article de B. Cabouret consacré à Libanios et intitulé de manière un peu provocatrice « La correspondance fait-elle peur au pouvoir ? ». Après avoir très clairement résumé l'histoire de la transmission des 1544 lettres conservées du rhéteur d'Antioche (qui vont de 354 à 393), elle revient sur les deux lacunes chronologiques de cette collection (aucune lettre pour les années 365-388 et fin 388-été 390), qui n'ont pas cessé d'intriguer, et elle examine longuement une hypothèse de Paul Petit : craignant, en des périodes de répression politique intense (notamment sous Valens), des perquisitions et des accusations politiques ou religieuses qui se seraient fondées sur ses lettres, Libanios en aurait délibérément détruit certaines des registres de copies. La conclusion de B. Cabouret, prudente, est que le corpus dont nous disposons est plutôt le résultat de trois filtres qui agissent successivement : un « réflexe de prudence » de Libanios lui-même, qui, plutôt qu'à une destruction, aboutit à une dissimulation d'une partie de sa correspondance, à terme préjudiciable ; un choix de ses exécuteurs testamentaires et, enfin, une sélection des copistes byzantins, en fonction de critères littéraires propres à leur époque.

Les deux parties suivantes du volume reflètent bien le déséquilibre majeur qui caractérise l'origine des sources épistolaires tardives, qui émanent en majorité d'évêques. Intitulées « Correspondances et magistère épiscopal » et « Correspondances entre chrétiens », elles proposent une série d'études d'ampleur inégale

sur les principaux auteurs chrétiens des IV^e-VI^e siècles, à l'exception notable des Pères cappadociens (Basile de Césarée, Grégoire de Nazianze, Grégoire de Nysse), curieusement absents. R. Delmaire présente d'abord, assez brièvement, le dossier des 237 lettres d'exil de saint Jean Chrysostome, dont il a établi pour la collection « Sources chrétiennes », avec A.-M. Malingrey, l'édition et, surtout, le classement chronologique. Il montre comment on peut reconstituer à travers ces textes écrits entre 404 et 407, souvent fort courts, l'alternance des phases d'espoir de réhabilitation, puis de solitude, qui marquèrent jusqu'à sa mort l'évêque de Constantinople déchu. C'est à un véritable plaidoyer pour Ennodius, dont Arnoul de Lisieux déplorait au XII^e siècle, non sans quelque raison, « la langue ténébreuse », que se livre ensuite S. Gioanni. Le savant éditeur des lettres de l'évêque de Pavie dans la CUF s'efforce de prouver, par une analyse extrêmement fine de la notion de *lux Romana* dans ses textes, que la préciosité de son style (l'expression pourrait passer pour un euphémisme) est chez lui une véritable « stratégie de communication ». Ennodius, qui célèbre derrière cette notion de « lumière romaine » à la fois la culture latine et l'éclat de l'Église romaine, emploie volontairement une langue à la limite de l'opacité parce qu'il s'adresse à une élite : « l'extrême préciosité de ces épîtres vise autant à rassembler la *nobilitas* chrétienne qu'à exclure les *indocti*, les sectateurs des pratiques païennes, les schismatiques, mais peut-être aussi une partie des élites gothiques » (p. 307). La démonstration est brillante, mais l'historien regrettera la rapidité avec laquelle S. Gioanni passe sur la question de la datation des 297 lettres du corpus ennodien : admettre simplement que les manuscrits suivent « un ordre globalement chronologique » entre 502 et 513 (p. 295), sans autre discussion, est un peu rapide, car nous avons montré naguère, à propos d'une lettre écrite pour le compte de l'évêque de Rome et relative aux évêques africains en Sardaigne (*MEFRA*, 105, 1993, p. 155 sq.), que ce postulat devait être révisé.

La correspondance d'Avit de Vienne (une centaine de lettres) est à bien des égards écrite dans une langue aussi difficile que celle d'Ennodius, mais sa chronologie est mieux établie, et son contenu, montre ensuite L. Piétri dans une étude remarquablement dense et claire, est surtout beaucoup plus en rapport direct avec l'histoire politique et religieuse des années 500-518, car Avit était un évêque engagé, qui utilisait la correspondance comme un moyen d'infléchir le cours des événements. Ses lettres reflètent son action dans le royaume burgonde (notamment ses efforts pour convertir le roi arien Gondebaud), mais aussi pour améliorer les relations entre le royaume burgonde et les autres puissances du temps, y compris l'Empire. C'est au contraire à une victime du pouvoir, en l'occurrence, à partir de 518, celui des empereurs Justin I^{er} puis Justinien, que s'intéresse F. Alpi en présentant la correspondance du patriarche monophysite Sévère d'Antioche. Seule une faible partie de ses très nombreuses lettres (environ 3 800) a survécu, grâce à l'action de ses partisans jacobites et coptes, car Justinien avait interdit en 536 la détention ou

la copie de toutes ses œuvres, sous peine d'amputation de la main pour le scribe qui s'y risquerait. Mais ce corpus, qui dépasse aujourd'hui les 260 textes, s'enrichit sans cesse, et F. Alpi avance même qu'il pourrait connaître assez vite une nouvelle extension. Reste que, comme il le montre ensuite, la plupart des textes conservés sont des extraits sélectionnés dans un but normatif, qui nous informent surtout sur l'organisation et le fonctionnement du patriarcat d'Antioche, marqué notamment par l'existence d'un synode « diocésain » unissant douze provinces.

Le registre des 847 lettres de Grégoire le Grand ne pouvait être absent d'un volume sur les correspondances, et deux communications lui sont consacrées. K. Merlin, dans un court texte, s'intéresse à « la concession du pallium », un insigne symbolique de fidélité à Rome remis à certains prélats, et conclut que les épîtres du grand pape de la fin du VI^e siècle montrent que l'autorité pontificale était plus grande dans la Sicile byzantine que dans la Gaule mérovingienne à cette époque. P. Maymo i Capdevila envisage de manière plus ambitieuse la problématique des relations entre Grégoire et les souverains temporels, empereurs de Byzance et rois européens : le pape élabore une véritable doctrine monarchique, qu'il tente d'inculquer, non sans souplesse face aux réalités de son temps, à ses interlocuteurs, en accordant beaucoup d'attention aux différents souverains barbares.

Les quatre communications suivantes sont plus tournées vers le contenu plus spécifiquement spirituel ou théologique des correspondances épiscopales. J. Desmulliez et C. Vanhems s'interrogent, à partir des cinquante et une lettres écrites par Paulin de Nole de 394 à 410, sur le sens qu'y prennent les mots *unanimitas* et *caritas* : ils montrent que ces deux notions fondent une ambition de communion spirituelle entre l'auteur et ses correspondants, notamment Sulpice Sévère et saint Augustin, qui est souvent poussée jusqu'à une volonté d'identification complète, et qu'elles mettent en évidence les risques de déformation de la réalité auxquels cette démarche conduit parfois Paulin, notamment lorsqu'il prétend avoir été appelé par saint Ambroise pour être prêtre à Milan, ou lorsqu'il attribue à Victrice de Rouen une conversion du pays des Morins qui n'était peut-être encore qu'embryonnaire. S. Rebenich s'intéresse de son côté au sens nouveau que donnent les évêques du Bas-Empire à l'*amicitia*, en analysant la correspondance célèbre, et tumultueuse, entre saint Augustin et saint Jérôme. L'amitié, dont les différentes conceptions historiques sont utilement rappelées, ne pouvait désormais reposer pour ces théologiens que sur une même vision de la *recta fides*, et elle fondait alors des réseaux d'alliances autant politiques que religieux : opposés au début, Jérôme et Augustin firent front ensemble contre le pélagianisme. Plus classique dans son approche, la communication de J.-N. Guinot propose un récit chronologique de deux phases de la crise nestorienne, entre 431 et 435, et 448 et 451, à partir de près de cent cinquante épîtres de Théodoret de Cyr : l'éclairage essentiel que livrent ces documents, écrits par un témoin direct et un acteur essentiel des événements, est

longuement analysé, en même temps qu'est mis en valeur leur intérêt doctrinal. Et c'est une question cruciale de doctrine, le sort de l'âme entre la mort et la résurrection, qu'aborde précisément F. Prévôt à la fin de cette longue séquence spécifiquement chrétienne du volume, en commentant deux des quatorze lettres qui constituent la correspondance conservée, entre 451 et 462, de l'évêque gaulois Fauste de Riez. La première est en fait l'œuvre d'un aristocrate nommé Paulinus, peut-être un riche propriétaire de la région bordelaise, qui cherche, à travers un questionnaire adressé à Fauste, à voir confirmée sa croyance en une sorte de purgatoire avant la lettre, issu d'une réinterprétation chrétienne d'un passage fameux du chant VI de l'*Énéide*. Mais Fauste se montre, dans sa réponse, d'une sévérité extrême sur le sort de ceux qui ont commis des péchés capitaux.

Le volume s'achève avec une cinquième partie, « Rhétorique et réseaux », beaucoup plus hétérogène. Seul correspond vraiment au second terme du titre l'article d'E. Soler, qui reprend le dossier des lettres de Libanios entre 355 et 365 pour y trouver trace d'« hétéiries pythagoriciennes », auxquelles le rhéteur et certains de ses correspondants auraient appartenu. Il détecte pour cela un sens caché « derrière le sens premier de certains termes utilisés par le sophiste » (p. 503), qui peut cependant étonner parfois le lecteur, tant certains des textes cités paraissent broder sur le registre classique de l'amitié. P. Evieux présente de son côté un dossier peu connu, celui des deux mille lettres écrites entre 390 et 435 par Isidore de Péluse, auquel il a consacré de longues recherches avant une édition dans la collection « Sources chrétiennes ». Il en résume ici l'essentiel, notamment ses arguments pour l'authenticité du corpus, et l'apport très riche de ces lettres – dont plus de cinquante sont adressées à des laïcs (notamment des fonctionnaires impériaux) – à la connaissance de l'Égypte orientale au début du V^e siècle. Entre les deux s'intercalent enfin deux articles consacrés aux cent cinquante-six lettres de Synésios de Cyrène, d'une tonalité très différente. A. Garzya, qui en a donné une édition magistrale, présente brièvement la diversité du contenu de cette correspondance, en montrant comment y alternent des textes dénués presque de tout contenu concret et d'autres traduisant « une implication directe dans les événements quotidiens ». Le style et l'ampleur de l'article de D. Roques (38 pages) sont sans commune mesure avec cette contribution, comme d'ailleurs avec la totalité du reste du volume. D. Roques, qui depuis vingt-cinq ans a beaucoup œuvré pour l'élaboration de traductions fiables et de qualité de Procope, d'Hérodien et de Synésios, et a publié un ouvrage fondamental sur la Cyrénaïque du Bas-Empire, entend livrer ici une sorte de discours de la méthode sur l'édition et le commentaire des correspondances antiques, mais sous la forme d'une réponse extrêmement polémique à un ouvrage de T. Schmitt sur Synésios, paru en 2001, qui ne l'était pas moins. D'où un article assez décousu, parfois répétitif et qui critique sur une foule de détails plus ou moins importants les interprétations de son contradicteur. On suivra le plus souvent aisément D. Roques

sur le fond, notamment quand il dénonce une tendance à vouloir découvrir à tout prix dans les lettres de Synésios, même les plus concrètes, un sens caché permettant à l'exégète de déployer surtout les ressources de son imagination. En revanche, le ton péremptoire employé pour présenter comme seules méthodologiquement fondées des conclusions personnelles qui sont discutables, et ont été déjà discutées, surprend. On pense ici avant tout à la prétendue reconstruction de migrations berbères d'Afrique vers l'Égypte à la suite de la révolte du comte Gildon en 398, qui n'est en rien prouvée « à l'aide de documents antiques », par opposition à une thèse opposée qui ne serait qu'« impressions et raisonnements modernes » sans valeur (p. 528). D. Roques, qui accorde visiblement une très grande importance à cette question parce qu'elle expliquerait tout le problème « barbare » en Cyrénaïque au temps de Synésios, a actualisé sa bibliographie jusqu'à citer des articles de 2008. Mais il ne dit pas un mot, non seulement de notre long compte rendu de 1989 dans la *Revue des études augustinienes*, qui démontrait déjà les faiblesses historiques – à nos yeux insurmontables – de ce schéma, mais surtout de notre livre de 2003, *Les Maures et l'Afrique romaine*, où l'ensemble du dossier est repris avec une analyse critique très précise de ses arguments. Ce silence, dans ce qui est présenté par ailleurs comme une profession de foi méthodologique et une suite de conseils aux chercheurs, laisse pantois, sauf à se demander si cette théorie des migrations ne constitue pas en définitive le pilier majeur de tout le système chronologique de D. Roques, dont une révision aurait des conséquences imprévisibles. Notre but n'est pourtant pas de rouvrir ici une nouvelle polémique, d'autant moins que nous avons eu déjà l'occasion de dire à quel point, en dehors du dossier « berbère », on pouvait adhérer à l'essentiel des conclusions de D. Roques, qui joint à sa maîtrise des lettres grecques, et notamment de la langue de Synésios, une connaissance directe de l'histoire, de l'archéologie et de la géographie de la Cyrénaïque que peu possèdent. Il serait peut-être temps simplement qu'il accepte de débattre sereinement de cette question des « migrations », sans considérer *a priori* le débat comme définitivement clos.

Son article pimente tardivement un volume dont l'austérité apparente pourrait inquiéter. Il faut cependant redire, pour conclure, son intérêt considérable pour les historiens de l'Antiquité tardive. En dépit de son plan, et malgré l'absence regrettable d'un index thématique, il permet de fort bien percevoir la richesse des corpus épistolaires et l'évolution des problématiques de recherche à leur propos. Si la nécessité de parvenir à une datation précise des textes retient ainsi toujours l'attention (saint Ambroise, saint Jean Chrysostome, Synésios), l'intérêt pour la prosopographie des correspondants semble marquer le pas, sans doute en raison de l'achèvement de la PLRE et de l'avancement de la PCBE (Afrique, Italie et, bientôt, Gaule). Certains grands auteurs ont été, certes, négligés (Cassiodore, les Cappadociens, l'empereur Julien), mais d'autres, méconnus (Isidore de Péluse) ou longtemps

dédaignés (Ennodius), révèlent ici une abondance d'informations insoupçonnée. Si le poids des correspondances épiscopales est, de manière prévisible, prédominant, on mesure surtout comment, soumises à de nouveaux questionnaires, elles peuvent livrer encore quantité de richesses inexploitées : pour éclairer de manière classique des événements (début du règne de Gratien, conflit entre pouvoir impérial et pouvoir épiscopal en 386, conversion des Burgondes, crise nestorienne), mais aussi, et c'est peut-être l'enseignement majeur de ce livre, en considérant désormais leur rhétorique elle-même comme objet historique, pour la compréhension des réseaux chrétiens et païens et des modes de relations qui les animaient (cf. M.-A. Calvet-Sebasti, J. Vilela, P.-L. Gatier, S. Gioanni, J. Desmulliez et C. Vanhems, S. Rebenich, E. Soler). Enfin, on ne peut que souligner l'utilité d'un tel volume pour les jeunes chercheurs : il peut tenir lieu, pour nombre de correspondances, de véritable manuel d'initiation, soit parce que certains auteurs ont délibérément privilégié les aspects « techniques » de leur sujet (J.-L. Fournet, P.-L. Gatier, B. Cabouret, P. Evieux), soit parce que la majorité des auteurs a eu le souci, avant de mettre en valeur l'intérêt historique de tel ou tel corpus, d'en présenter les aspects formels, d'en reconstituer les étapes de composition et d'en prendre en compte les modalités de transmission (ainsi Y.-M. Duval pour Ambroise, J.-P. Callu pour Symmaque ou F. Alpi pour Sévère d'Antioche). Malgré l'inégale précision des approches et certains déséquilibres inhérents au genre, ces actes offrent ainsi une somme sur les correspondances tardives actuellement sans équivalent en français.

Yves MODÉRAN